



En Cyrénaïque

Author(s): Henri Roujon and Seymour de Ricci

Source: *Revue Archéologique*, Quatrième Série, T. 18 (JUILLET-DÉCEMBRE 1911), pp. 462-464

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/41021956>

Accessed: 08-09-2017 14:14 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue Archéologique*

babyloniennes se soient propagées vers le monde égéen à travers le Syrie et l'Asie Mineure, mais non par l'effet d'une extension directe et d'une conquête¹.
S. R.

En Cyrénaïque.

Le moins que les archéologues italiens devront faire pour nous, lorsque la Cyrénaïque sera redevenue terre romaine, ce sera d'élucider quelques poétiques problèmes. Ainsi nous ignorons encore quel était l'emplacement exact du jardin des Hesperides : nous savons seulement que ce fut le lieu le plus enchanteur de la contrée que Pindare appelait « la florissante Libye ». Pindare était un homme du Midi et il est infiniment probable qu'il n'était jamais allé en Cyrénaïque ; nous pouvons néanmoins le croire sur parole, les voyageurs modernes se plaisant à louer la fertilité des campagnes du Djebel-Akdar. On s'explique donc facilement qu'Apollon ait pris plaisir à faire le voyage de Pélion au plateau africain. Il s'était marié avant de partir. C'est le centaure Chiron qui a fait ce mariage. Le blond Phébus vit la chasseresse Cyrène, qui dans les solitudes thessaliennes luttait seule contre un lion furieux : il devint amoureux de « cette fleur de beauté plus douce que le miel ». Il feignit d'ignorer le nom de la belle nymphe, et par ruse, interrogea le centaure, un Hellène, fût-il dieu, devant toujours commencer par déguiser la vérité, pour le principe. Le bon Chiron sourit et donna à Apollon des conseils matrimoniaux. « Le sort te conduit en ces lieux pour être l'époux de Cyrène et la transporter au delà des mers dans les jardins de Zeus. Là, sur un plateau qu'entourent de riches campagnes, s'élèvera une cité puissante, peuplée d'une colonie d'insulaires dont tu l'établiras souveraine. En ta faveur, la verte et féconde Libye recevra avec empressement dans ses palais dorés cette nymphe, destinée à donner des lois à une contrée également célèbre par sa fertilité et par les animaux féroces qu'elle nourrit. » Il est de notoriété publique que l'union d'Apollon et de la Thessalienne Cyrène fut heureuse. Ils n'eurent, il est vrai, qu'un enfant, mais ce fut Aristée, l'inoubliable Aristée des versions virgiliennes de notre jeunesse, ce joli demi-dieu astronome, musicien, pasteur, agronome, apiculteur, qui savait faire cailler le laitage, mélanger le vin au miel et lire dans l'avenir. Ce héros bienfaisant et divinatoire a dû, à travers Virgile, pressentir que sa terre natale ferait partie de l'*Italia irredenta*.

Les monnaies de Cyrène nous montrent la nymphe fondatrice placée en face d'Hercule et séparée du héros par un oranger du jardin des Hespérides. Ou encore quelques-unes de ces monnaies sont décorées du *silphium*, la plante magique qui faisait la fortune de la contrée. Voilà justement un de ces mystères dont l'obscurité nous désole : qu'était-ce que le silphium ? Les botanistes et les antiquaires allemands ont rivalisé de zèle pour le découvrir. Ils ont cru pouvoir identifier le silphium avec une variété d'*assa-fetida*, ce qui ne suffit point à expliquer pourquoi les gourmets du monde méditerranéen en recherchaient les pousses par friandise. La célèbre ombellifère conserve encore

1. Cf. *New-York Nation*, 27 juillet 1914, p. 79 (article de M. Jastrow).

le charme de l'inconnu. Peut-être sera-t-il plus facile d'identifier le jardin des Hespérides et de le situer définitivement.

C'était une des passions du célèbre voyageur niçois Jean-Raymond Pacho, qui fut, en 1824, le premier explorateur méthodique de l'ancienne Pentapole cyrénaïque. Pacho a été l'un des hommes les plus entreprenants et les plus intelligents de son temps, un peu dessinateur, un peu poète, un peu archéologue et tout à fait voyageur. Il resta huit mois, au péril de sa vie, dans le désert libyque, relevant les ruines, lisant, sous la tente, Strabon, Hérodote et le Périple de Scylax. Il n'avait qu'un compagnon européen dans sa caravane, composée en tout de neuf personnes, avec quatre dromadaires et douze chameaux. La protection de Letronne et de Champollion lui permit à son retour de publier luxueusement le récit de son voyage en un beau volume de Firmin Didot, accompagné d'un atlas. C'est une des plus captivantes lectures que l'on puisse faire, tandis que s'agitent les nouvelles destinées de Tripoli de Barbarie. Pacho est un narrateur éloquent et communicatif, avec on ne sait quoi de démodé qui le rend mélancoliquement délirieux. Il dit volontiers : « O lecteur ! », mais c'était, sous la Restauration, une audace heureuse. En suivant docilement les indications de son prédécesseur Scylax, un chargé de mission de Darius, Pacho a cru retrouver le jardin sacré des Hespérides dans le voisinage du rās Sem, sur le promontoire que les anciens nommaient Phycus. Je ne demande pas mieux que de le croire parce qu'il était docte, bon enfant et persuasif. C'est grand plaisir d'admirer dans son atlas les planches où il a relevé les ruines de Cyrène, qui ont été depuis ou recouvertes, ou pillées à dire d'expert par les mercantis. Pacho, grisé par la poésie du désert, s'enfonça toujours plus avant dans les sables libyques. Plus d'une fois il crut y retrouver les fils des premiers possesseurs du sol, ceux d'avant Apollon et Cyrène, d'avant Ptolémée, d'avant Rome, d'avant l'Islam dévastateur. Il fit longuement halte dans l'oasis d'Aoud-jila, l'ancienne Angile, et le poète impénitent qu'il était revécut là, avec une sorte d'ivresse, la vie primitive. Les habitants d'Angile tenaient de leur lointain aïeul Aristée la science des astres. « Ils en conservent avec soin les principales notions qu'ils se transmettent de père en fils. Quant aux procédés de l'enseignement, ils sont peu compliqués. Le seuil de leurs cabanes est leur observatoire, leurs télescopes sont leurs regards perçants qu'ils peuvent promener à l'aise sur l'immense pavillon qui se déroule sans tache au-dessus de leurs têtes. Qu'un Européen aille assister aux séances pastorales de ces académies du désert, l'objet en vaut la peine. Qu'il aille s'asseoir au-devant de la cabane rustique, sur le sable rafraîchi par les brises de la nuit, au milieu des vieillards, des femmes et des enfants, et il verra l'ancien du village dont la figure vénérable s'animerait aux rayons de la lune, indiquer à l'assemblée, de la voix et du geste, les diverses constellations. Il entendra ensuite les jeunes gens répéter avec recueillement les leçons du vieillard ; il verra même de petits êtres tout nus, assis sur les genoux de leur mère, lever leurs mains enfantines vers le ciel et balbutier les noms des guides futurs de leurs lointains voyages. » Si l'on avait lu à l'Abbaye-aux-Bois cette page d'un humble géographe, tous les invités de M^{me} Récamier l'auraient prise pour un morceau inédit du grand Vicomte.

Ailleurs Pacho fera songer à la bonhomie des *Reisebilder* d'Henri Heine. Il eut grandement à se louer du bey d'Angile, tributaire du Pacha de Tripoli. Ce bey, nommé Abou Zeith Abdallah, était un Français né à Toulon. A l'âge de douze ans, il était parti pour l'Égypte, dans l'armée de Bonaparte, en qualité de tambour. Les bédouins le firent prisonnier et le vendirent au pacha de Tripoli. Il est tout à fait inutile de rechercher pour quelles raisons le gentil tambour obtint la bienveillance de son maître. Le pacha en fit ensuite un mamelouck qui se distingua dans la conquête du Fazzan. D'avancement en avancement, Abou Zeith Abdallah était devenu souverain au désert. Il avait oublié le provençal. « J'ai reçu de lui, raconte Pacho, les prévenances les plus délicates. »

Ayant raconté de si belles choses au public français, Jean-Raymond Pacho pouvait prétendre à tous les honneurs. Mais les fièvres de Libye avaient soufflé leurs pestilences sur ce vaillant cerveau. Quelles imaginaires douleurs firent sombrer cette belle intelligence? A trente-cinq ans, le malheureux homme se tua dans un accès de neurasthénie. Ainsi fut confirmée une fois de plus la sentence arabe : « Le désert dévore l'homme qu'il ne connaît pas. »

(*Le Temps*, 9 octobre 1911.)

Henri Roujon.

Au Musée de Tubingue.

L'Université de Tubingue vient de recevoir d'un de ses anciens élèves, M. Ernst Sieglin, le mécène de Stuttgart, deux belles collections d'antiquités : une série importante de vases antiques et de fragments de vases, commençant avec le mycénien et allant jusqu'à l'époque romaine ; d'autre part, une fort belle tombe égyptienne de la V^e dynastie, exhumée près des pyramides de Gizeh au cours des fouilles de M. Steindorff. On y a joint la fausse porte d'une deuxième tombe et de nombreuses portions du mobilier funéraire.

SEYMOUR DE RICCI.

Les dédicaces crurales des statues antiques.

En consultant l'*Apologie* d'Apulée, je rencontre un passage qu'il n'est peut-être pas inutile de rapprocher des découvertes de l'archéologie. Accusé de magie et de captation, l'auteur latin se défend en alléguant qu'il n'est, pour ainsi dire, pas une pratique religieuse dont un esprit malveillant ne puisse tenter de dénaturer l'origine et qui ne soit susceptible d'être assimilée à une opération magique. Il cite quelques exemples : *Votum in alicujus statuæ femore adsignasti : igitur magus es : ant cur signasti ?*... Le traducteur de la collection Nisard donne la version suivante : « Vous avez collé un ex-voto à la jambe d'une statue : magie ; ou alors pourquoi l'avez-vous fait ? »¹ S'il eût connu les ouvrages de la statuaire antique, il n'aurait à coup sûr pas hésité à traduire le verbe *signare* par le français *graver*, comme l'exige d'ailleurs le vocabulaire. La plupart des dédicaces de statues antiques se lisent sur la base ou sur le socle, mais il est à remarquer que parmi les plus anciennes, soit en Grèce, soit en Etrurie, plusieurs sont précisément gravées sur les jambes des dieux. Il me suffira de rappeler comme exemples deux bronzes du Cabinet des

1. Apulée, *Apologie*, p. 234.